

de ses films agissant de façon hypnotique, je m'élevais de mon fauteuil pour entrer dans l'écran, m'immiscer dans l'action, vivre une vie seconde entre Cary Grant, Eve Marie Saint et Stewart Granger. Tombant dans tous les pièges visuels, sonores et narratifs, conscient aussi d'y tomber, j'avais l'impression

d'être un des rats de Pavlov mais aussi le professeur lui-même, jouissant à chaque instant de la panique de ses rongeurs. Je comprenais enfin ce que voulait dire *mettre en scène*.

Je retourne à intervalles réguliers voir les films d'Hitchcock, même quand je les connais par cœur, pour le plaisir d'avoir peur. Occupant la place en creux qui m'y attend, je deviens partie prenante de leurs rouages, me retrouve bientôt à « égalité » avec le cinéaste. Mais je me demande à chaque fois comment cet homme qui établissait des *story boards* maniaques avant d'entrer dans le studio, et les exécutait à la lettre durant le tournage, chaque acteur n'effectuant que les gestes et les déplacements prévus sur cette « bande dessinée » directrice, pouvait laisser assez de liberté à ses films pour qu'ils semblent aussi vivants, et fassent à nouveau croire, à des millions d'adolescents crédules, que tout ce qu'ils voyaient avait *réellement été vécu* ? •



Ingrid Bergman et Cary Grant dans *Les Enchaînés*. « Cette spy fiction romantique, avec son entrelacs d'intrigues amoureuses et de conspirations nazies, fit pour la première fois germer le doute dans mon esprit. »

UN IMMENSE GÂCHIS

Dans ce texte inédit, l'écrivain anglais Graham Greene évoque son ennui devant le film *Sabotage* (*Agent secret*, 1936).

LE DERNIER FILM de Mr Hitchcock aurait pu être ponctué d'éclats de rires – ce qui aurait un peu relevé l'ennui qui s'en dégage : éclats de rire face à l'agent secret qui discute bruyamment de ses instructions devant le portier d'un hôtel suisse et qui brandit l'unique indice relatif à un meurtre dans un casino bondé, éclats de rire à l'idée de services secrets trouvant le moyen de laisser apparaître leur agent dans chaque article de journal, éclats de rire finalement face à Hitchcock et son absence de sens des réalités.

C'est bien dommage, à cause de l'immense gâchis qui est fait du talent de Peter Lorre, et parce que Mr Hitchcock aussi a du talent. Il est malheureux que Mr Hitchcock, un cinéaste intelligent, soit autorisé à produire et à écrire ses propres films,

alors que comme producteur, il n'a aucun sens de la continuité, et que comme scénariste, il lui manque l'art d'insuffler de la vie à ses histoires.

Ses films se réduisent à une série de petites situations mélodramatiques et divertissantes : le bouton de l'assassin qui tombe sur la table de baccara, les mains de l'organiste étranglé qui prolongent les notes dans une chapelle vide, les fugitifs qui se cachent dans la tour de l'église alors que les cloches se mettent en branle. Il bâtit ces situations retorses avec un soin mécanique, sans prêter la moindre attention en cours de route à leur inconsistance, leur fin décousue ou leur absurdité psychologique, puis finit par les abandonner : elles ne signifient rien, elles ne mènent nulle part. Quant à *Mr Ashenden, agent secret*, le récit spirituel et réaliste de Somerset Maugham dont ce film est prétendument tiré, il n'en reste rien. •

In *Pleasure Dome: Collected Film Criticism, 1935-1940* (Martin Secker & Warburg Limited, 1972). Traduit de l'anglais par Sophie Pujas.